



Quand faut pas, faut pas !

Mahrk Gotié

Je trouvais que ça pouvait être le bon moment parce que y avait encore pas mal de circulation et que y aurait forcément un dégourdi dans le tas qui me verrait à l'instant fatidique ; en plus les émanations toxiques de la zone artisanale située à seulement deux cents mètres de là produisaient de jolis dégueulis verdâtres dans le ciel — ce qui rendait le décor suffisamment pathétique pour illustrer la fin de mon existence —, et le soleil brillait assez pour me permettre de voir l'étendue d'eau contre laquelle je m'écraserais bientôt, parce que je ne supporte pas de ne pas savoir où je vais, même s'il s'agit cette fois-ci de mon dernier voyage.

Pour faire simple je me trouvais sur un pont sinistre afin d'échapper à ma vie.

Oh, je me doute déjà de ce que vous pensez : encore un tartarin qui va passer son temps à pleurnicher, qu'il saute et qu'on en finisse ! Parce que vous en connaissez beaucoup, vous, des dépressifs amusants ?

Puisque vous le prenez comme ça, j'irai droit au but. Donc j'étais du côté interdit du pont, et je me sentais bien, vraiment d'excellente humeur, et je comptais mentalement jusqu'à dix en respirant à grandes bouffées les gaz d'échappement de ces saloperies de voitures quand soudain, à quelques mètres de moi, j'aperçus un bonhomme raté de chez raté (et pourtant je ne suis pas un cadeau, mais à côté de moi il faisait vraiment de la peine) qui s'apprêtait également à faire le grand saut !

Trop, c'était trop ! Ni une ni deux, je déboule près de cette épave en costard-cravate et je lui crache ma rage :

— S'cusez-moi mais cet endroit est déjà pris alors ce serait aimable de votre part de bien vouloir foutre le camp !

Il était pâle à en faire vomir. Qu'est-ce que ce serait une fois cané, je préférerais ne pas y penser. Ça me mettait dans une colère noire. Y a des limites quand même. La mort, ça reste un moment intime, ça se respecte, et déjà que je n'étais pas du genre généreux alors partager mon suicide avec un inconnu, certainement pas.

— Laissez-moi, hurla-t-il en pleurant, n'essayez pas de m'empêcher d'en finir ! Ma vie est une catastrophe, je ne peux plus supporter ça. Inutile de tenter quoi que ce

soit pour me convaincre de la stupidité de ma conduite, ça ne fonctionnera pas. Partez, je vous en prie.

— Hé ! grinçai-je en postillonnant sur ses lunettes à double foyer, ça t'arrive d'écouter ce qu'on te dit ? Je ne veux pas te sauver, je veux juste mourir tranquillement ! C'est mon pont, d'accord ? J'étais là en premier, alors dégage !

— Vous plaisantez ? fit-il d'un air halluciné.

— Pas du tout, répondis-je en croisant les bras.

— Pourquoi souhaitez-vous mourir ?

— Oh, je t'arrête tout de suite, coupai-je d'un geste de la main, n'essaye pas de m'entraîner sur ce terrain-là. Je ne veux pas qu'on se partage nos histoires, j'ai déjà assez de problèmes avec ma vie, ce n'est pas pour écouter les confessions d'un autre fêlé. Ne fais pas un scandale, comporte-toi en homme civilisé et casse-toi de mon pont !

— Calmez-vous, supplia-t-il, si vous voulez vraiment sauter alors allons-y ensemble. Ça me donnera du courage, j'ai très peur vous savez.

— Ben voyons, ronchonnai-je, tu imagines ce que vont penser mes amis, ma famille, mes collègues, quand ils apprendront que je me suis suicidé main dans la main avec un autre homme ? T'es barge ou quoi ? Je veux pas partir en passant pour une tapette !

— Dans ce cas, trancha-t-il fébrilement, je ne peux rien pour vous : la seule manière pour moi de quitter cet endroit, c'est en sautant dans le vide.

— Putain... mais... putain..., pestai-je en m'arrachant les cheveux. Mais qu'est-ce qui m'a pondu une plaie pareille ?

Une pulsion meurtrière s'infiltra dans mon esprit malade. Je bouillonnais de colère, je ne me contrôlais plus. Y en avait trop, des nuisibles comme lui ; en fait y avait que ça, des humains, trop d'humains, dans les bars, les rues, les caniveaux, et maintenant sur les ponts.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, une petite pimbêche genre étudiante coincée, se gara en trombe à quelques pas de nous. Elle sortit de sa poubelle à la vitesse de l'éclair et se mît à brailler :

— S'il vous plaît, ne faites pas une chose pareille ! Revenez par ici, je vous en supplie, il ne faut pas faire ça ! Revenez !

— Et voilà, lâchai-je à mon compagnon d'infortune, tu es fier de toi ? Tu comptes rameuter encore beaucoup de monde sur mon pont ?

— Messieurs, répéta la fille, essayez de vous calmer ! Parlez-moi, je suis certaine qu'on trouvera une solution. Je peux vous écouter, confiez-vous à moi.

— Je ne sais pas par où commencer, entama mon camarade, c'est que... ça fait tellement longtemps que je souffre... que...

— Ouais, ouais, ouais, bâillai-je en l'interrompant, t'es gentil mais je n'ai pas que ça à faire, moi. Bon, je crois que j'ai une bonne idée. Cette crétine va nous servir d'arbitre.

Le suicidé en costard me regarda avec des yeux qui exprimaient une incompréhension totale. Le mec allait bientôt crever et il continuait de se comporter comme un mou du bulbe ! L'humanité demeurera éternellement pour moi un mystère insoluble. La gamine, qui bien sûr ne relevait pas le niveau, m'observait de la même manière stupide. J'avais envie de les balancer tous les deux à la flotte afin d'en finir au plus vite.

— Voilà, expliquai-je à cette jeune idiote, je me trouvais sur ce pont bien avant l'arrivée de mon camarade. Je ressassais tous les moments importants de ma vie avant de lui dire adieu quand il a débarqué. Depuis un quart d'heure, j'essaye de lui enfoncer dans le crâne cette vérité : je suis prioritaire ! Je lui ai demandé avec toute l'amabilité dont je suis capable de déguerpier de là mais impossible, il ne veut pas en démordre. Alors sois gentille, dis-lui d'aller se tuer ailleurs !

— Il est sérieux ? demanda-t-elle à notre ami commun sans même me répondre, *comme si j'étais cinglé*.

— Malheureusement oui.

— Je ne sais pas quoi dire, sincèrement. J'aimerais vous aider tous les deux. Que diriez-vous d'aller boire un verre tous ensemble ? Ça vous ferait du bien de parler à quelqu'un.

C'était peine perdue. Je me voyais dans l'obligation de reconnaître que mon suicide se révélerait encore plus pathétique que tout le reste de ma vie. Jamais je ne pourrais tirer quelque chose de ces deux-là, alors une idée me vint :

— Bon, j'accepte de te suivre. Et toi, dis-je à l'autre suicidé, je te cède mon pont. Ne me remercie pas, il faut parfois manifester un peu de noblesse de caractère. Écrase-toi bien en bas et pense à moi, petit veinard !

— C'est absolument hors de question ! s'exclama l'étudiante. Je ne le laisserai pas ici. Vous venez tous les deux avec moi.

— Merci, pleura-t-il.

Ma patience arriva à sa limite. Après avoir craché sur les chaussures de cet énergumène qui avait gâché mon saut de l'ange, je me mis à courir vers la voiture de l'étudiante dont le moteur tournait encore et j'enfonçai la première pied au plancher sans attendre mon reste.

Ils me suivirent paniqués et je les vis au milieu de la route, en train d'agiter les bras comme des marionnettes diaboliques, lorsqu'ils se firent soudainement happer puis traîner sur cinquante mètres par un poids lourd, à ma plus grande joie. C'est mort que j'aurais dû quitter ce pont, au final je le quittais mort de rire !

Quelques minutes plus tard, je m'arrêtai sur le parking d'une station-service. Un paquet de cigarettes à moitié plein somnolait à côté de disques dont il valait mieux taire les titres. Vitre ouverte, je me mis à fumer la clope la plus jouissive de toute mon existence, la clope d'un miraculé !

Et après avoir fouillé dans tous les coins de cette poubelle à moteur, je découvris le portefeuille de sa propriétaire. À l'intérieur se trouvaient plusieurs billets, mais surtout sa carte d'identité, et dessus son adresse. Dans la boîte à gants les clés de son studio n'attendaient que moi.

J'allumai une autre cigarette — toujours aussi agréable — et en riant à gorge déployée me dis que la mort pouvait bien attendre encore un peu...